

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XI.

MONTREAL, 2 SEPTEMBRE 1899.

No 232

SOMMAIRE :

Canadiens et Anglais, *Vieux Rouge* — Les Universités populaires — L'art Pontifical, *Jean Bonnefon* — Ce qui faut pour être bon écrivain — Clotilde et moi, *Octave Mirbeau* — Bibliographie — La vacance des enfants pauvres — Tu ne tueras point *Maurice Monthégu* — La fin de l'affaire.

Les conditions d'abonnement au *RÉVEIL* ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame

Le *RÉVEIL* est publié et imprimé par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, Montréal.

NULLE PASSE-DROIT

Chaque saison à ses misères que le *BAUME RHUMAL* soulage.

104

Canadiens et Anglais

Nous recevons d'un de nos lecteurs anglais qui connaît bien les Canadiens au milieu desquels il a été élevé et qui les aime, à sa façon, suivant la bonne vieille formule " Qui aime bien, châtie, bien " une lettre inspirée par notre dernier article, " La Panique."

Pour n'enlever à cette lettre aucune saveur et pour indiquer que nous ne mettons pas de fanatisme dans la préparation de ce journal, nous allons publier la missive dans la langue où elle a été écrite et que comprennent tous nos lecteurs. Puis, nous ferons nos remarques et nos réserves avec toute la courtoisie que méritent les sentiments évidemment sincères qui ont motivé ces lignes.

Voici cette lettre dont nous ne supprimons que la signature :

A. FILIATREULT, ESQ.,

157 Sanguinet St., City.

DEAR MR. FILIATREULT,

I read " Vieux Rouge " article on the recent

banking crisis. He first describes the bank in question as rotten, and asserts that any fool could have foretold the result. He then goes on with a tirade against the English Banks generally and the English in particular for not assisting these banks in their hour of need. Why the banks should come to the rescue of institutions which the French denounce as rotten, he does not explain. As a matter of fact the Montreal Bank pulled the Hochelaga Bank through, because it was able to offer good security. If the president St. Charles had not been able to shew the Bank of Montreal that his institution was sound and his securities good his Bank would have gone with the rest. When will your people have the manliness to tell the truth, and say that the reason the English Banks do not fail is because they are managed on business principles? The reason the French Canadian Banks fail is because they accommodate their customers on social grounds. The fact that you are a good fellow would have no weight with an English Bank. It is quite different with the French Canadian Banks. For instance Grenier and his colleagues had a high opinion of M. So and So, although not one of these directors would lend M. So and So 50 cts. They entrusted him with three fourths of the capital of the bank, the result you know. The world is full of people who are perfectly willing to squander any amount of money. If they do not have to pay the piper. For the present this principle does not hold good in English Banking. So long as you persist in trying to fit round pegs into square holes you will have misfits. So long as you will persist in educating people in philosophy instead of arithmetic you have the results you complain of. Of course how you educate your people is your own business but it is unjust and childish in the extreme to try and shift your own responsibility to other holders. There is no hope for your people so long as you are afraid to tell the truth. If you want reform and amelioration you must act fairly and expose without mercy the true cause of the evil. Your people have been fooled enough with this cry of "à bas les Anglais." The

true man of the 19th century is he who takes the good whenever he may find it. The age of humbug and false issues is fast disappearing. You can help in the good work; but raising prejudice against the English will not remove any evil or disadvantage. Your people can only progress by joining in the procession.

Yours truly,

D'abord un mot de rectification pure et simple, sur un point de fait :

L'auteur de cette lettre se livre à une petite manipulation qui demande une protestation.

Il pose en fait que nous avons affirmé que les banques sur lesquelles il y a eu une course étaient pourries.

Puis il trouve étrange que nous nous étonnions du refus des Anglais de secourir des institutions que, dit-il, nous dénoncions comme pourries.

Il y a dans cette interprétation erreur ou distorsion et les conclusions sont naturellement erronées.

Les Banques qui ont dû fermer ou, du moins, suspendre sont au nombre de deux :

La Banque Ville-Marie qui était pourrie, comme nous l'avons dit, et qui était une banque anglaise; aussi ne pouvions-nous, avec quelque apparence de raison, reprocher aux Anglais de ne pas l'avoir aidée par raison de préjugé national.

C'eût été le comble de l'illogisme.

Maintenant, il y a la Banque Jacques-Cartier, que nous avons, au contraire, déclarée parfaitement saine et que nous nous sommes à bon droit étonnés de voir abandonner, dans une impasse difficile, par les Banques Anglaises.

Voilà la position que nous avons prise et ce rappel détruit en peu de mots l'accusation un peu hasardée d'inconséquence portée contre nous au début de cette lettre,

Maintenant, continuons ;

On accuse les banques françaises de se laisser guider dans leurs affaires sur la position sociale des individus, plutôt que sur leur valeur monétaire; on reproche aux Canadiens-Français de faire de la philosophie et non de l'arithmétique; on leur fait un crime de ne pas avoir l'œil aux affaires, *business*; voilà le grand mot lâché.

Mais, on croirait que les mésaventures financières sont la spécialité des institutions françaises!

Et cela, en face de l'écrasement de la Banque Ville-Marie.

M. Weir était-il un canadien-français?

M. Lichstenhein était-il un canadien-français?

M. Smith était-il un canadien-français?

Herbert, le caissier, était-il canadien-français?

Voyons, soyons donc de bon compte.

Nous admettons que les Weir faisaient plus d'arithmétique que de philosophie et qu'ils étaient au courant de la *business*.

Dans le sens sans doute du ministre des travaux publics, *business is business*?

Quant ce qui tend à imputer à notre race le manque d'aptitudes commerciales; c'est une imputation que nous devons repousser! Les canadiens-français savent calculer et savent commercer.

Ce qui leur manque; ah, tant le monde le sait, ce qui leur manque: c'est le capital!

Il est bien facile de dogmatiser, de vaticiner et de s'écrier: vous allez trop vite, vous ne comptez pas assez, restez donc dans un rang plus modeste.

Eh oui, voilà où le bât blesse.

Les Canadiens voudraient se pousser de l'avant et grimper; mais ceux qui ont la chance de naître sur le haut du tas ne sont pas disposés à les laisser grimper.

Ils ont peut-être raison; c'est le *struggle for life* qui veut cela; mais c'est trop de la leçon sévère à ceux qu'on culbute.

L'auteur de cette lettre nous insinue que sociabilité est le commencement de nos malheurs. "Etre bon garçon, dit-il, ça ne compte pour rien chez les Anglais."

Certes, cela est vrai; c'est un défaut que nous confessons. Nous sommes trop bon garçons. Nous aimons donner une chance à un homme de cœur et d'énergie. Nous faisons crédit à l'intelligence et à la bonne volonté. Nous escomptons le cerveau et les muscles d'un galant homme et nous ouvrons la voie pour lui donner l'occasion de marcher et de tenter l'aventure.

Il paraît que cela n'a pas cours chez les banquiers anglais où l'argent seul à la parole "*money talks*"; le cerveau, le courage, la jeunesse, l'envie de travailler c'est un capital sans valeur.

Les gros sacs sont les seuls qui se pèsent.

Le positivisme règne.

On dira pourtant ce que l'on voudra; si ceci est une qualité, si cela est un vice, notre vice nous est cher et nous nous en glorifions, quand bien même nous serions destinés à rester longtemps pauvres.

Bien plus, on nous permettra de souhaiter que ce vice entre un peu dans certaines têtes anglaises et cela permettra ce rapprochement dont parle notre correspondant et que nous souhaitons de tout notre cœur voir se produire, à condition que chacun y mette un peu du sien.

Il ne faut pas nous imposer toute la route et nous demander d'êtreindre cordialement une main qui est toujours glacée, de sourire à un visage toujours dur, de répondre par de douces paroles à un verbe qui n'est que dédain et menace.

La lettre dit:

fossé se creusera entre Anglais et Canadiens.

Qu'on y prenne garde.

Avec cette bouffée d'impérialisme qui souffle sur le Parliament Hill, le Canada est plus loin de l'union, le Canada est plus loin de l'existence nationale qu'il n'a jamais été.

Ce qu'il fallait développer c'était un sentiment Canadien.

Regardez l'Afrique du Sud, et voyez quelle force a dans ce pays, le sentiment Sud-Africain qui résiste même à la pression de l'autorité de la Reine et aux fantaisies de Jos Chamberlain. Il va falloir destituer le gouvernement du Cap, pour aller faire la guerre aux Boers, uniquement parcequ'il s'est créé la bas un sentiment Afrikander que ne peut entamer le cri d'impérialisme.

Et nos petits législateurs d'Ottawa ; notre petit grand ministre, qui n'a pas vu la beauté de sentiment et qui a fait passer une banale résolution, réclamant une prétendue égalité de droits, pour permettre d'étouffer les premiers occupants du sol et mettre au pouvoir les écuumeurs d'or de Johannesburg, et les voleurs de diamants de Kimberl y ?

Mais nous voilà loin de la lettre.

Revenons-y. Tâchons donc de créer un centre, un point moyen où Canadiens et Anglais puissent se rencontrer. Ce n'est pas la quadrature du cercle que nous demandons. Nous ne voulons pas enfoncer des bois carrés dans de trous ronds, nous désirons voir chaque chose à sa place, et les doses également divisées.

La lettre dit :

“ De fait, la Banque de Montréal a tiré du pétrin la Banque d'Hochelaga, parce qu'elle a pu offrir de bonnes garanties. Si

le président St Charles n'avait pas pu montrer à la Banque de Montréal que l'institution saine, et que ses garanties étaient bonnes, la Banque d'Hochelaga serait tombée avec le reste. ”

Eh bien oui, voilà le genre d'appui que les Canadiens-français peuvent en général attendre de leurs concitoyens anglais.

Quant il n'y a pas de risque à courir, quand il n'y a pas de danger, on vient à leur secours.

Mais s'ils sont dans le besoin, si un coup d'épaule leur est bien utile, on se dépêche de les laisser s'enfoncer.

La Banque de Montréal a sauvé la Banque d'Hochelaga parce qu'elle n'était pas en danger, parce qu'elle était sauve, que les garanties étaient bonnes, et surtout parce que l'on ne pouvait pas lui donner le coup de pied dont parle le fubuliste.

Quant à la Banque Jacques-Cartier, tout aussi saine, tout aussi honorable, mais dont les garanties n'étaient peut être pas aussi réalisables, parce que la course était plus forte, celle qui en somme avait le plus besoin de l'aide de la Banque de Montréal, et s'en serait tirée avec cette aide, ou la lui a refusée.

C'est ce qu'on appelle un secours de planche pourrie.

C'est toujours l'arithmétique Anglaise.

On ne prête qu'aux riches.

Tant que les Canadiens ne pourront pas compter sur une assistance plus efficace que cela de la part de leurs concitoyens anglais ; tant qu'ils sauront que ceux-ci ne les secoureront que quand il n'y aura pas de risque, et les laisseront couler quand il faudrait faire preuve d'un peu de dévouement, tant que les choses seront ainsi, il ne faudra pas s'étonner s'il n'y a pas d'amour de reste entre les deux races.

Notre correspondant nous indiquait tout ce que les Canadiens avaient à apprendre ; nous nous sommes permis de lui montrer ce que les Anglais devraient étudier.

Nous avons en vue le même objet que lui et nous sommes prêts de l'aider.

Nous ne sommes pas de ceux qui cachent la vérité aux Canadiens ; nous avons depuis notre

“ Il y assez longtemps qu'on se joue des Canadiens avec ces mots “ A bas les Anglais.”

Nous sommes parfaitement à l'aise pour traiter cette question. Notre journal s'est depuis trop longtemps proclamé l'ennemi des querelles de race, de religion et de langue pour que nous ne nous exprimions très franchement.

Nous doutons fort qu'il y ait quelque chose de plus déplorable pour le pays et pour tout le monde que la position réciproque des Anglais et Canadiens.

Mais à qui la faute ?

Se figure-t-on que les Canadiens-français se laisseraient si facilement prendre au cri de “ A bas les Anglais,” s'ils avaient jamais senti chez ceux-ci quelques sympathie dans leurs efforts, s'ils voyaient de leur part la moindre tentative pour les aider à s'élever et à conquérir la place égale à laquelle ils ont droit.

Voulez-vous une preuve.

Prenez les Canadiens-français qui sont aux Etats Unis; il en est bien peu dans le nombre qui y occupent des positions prépondérantes. La plupart sont en sous-ordre, ils sont employés, manœuvres, journaliers, sous des foremen, des boss américains.

Bon, alors, essayez d'aller dans une réunion canadienne à Fall River, Lowell, Manchester, etc ; levez-vous dans l'assemblée et criez :

“ A bas les Américains ! ”

Vous aurez une belle chance si vous n'êtes pas écharpé vif et si vous sortez à peu près intact de la salle. Dans tous les cas, vous n'y reviendrez plus.

Par contre, allez dans un centre canadien, dans celui où l'influence anglaise se fait le moins sentir, où il n'y a ni boss, ni patrons anglais, ou l'implacable prétention

à la domination de la race anglaise a le moins pénétré ; criez-y :

“ A bas les Anglais ! ”

Aussitôt on vous offrira la première candidature vacante.

Voilà toute la différence. Elle est claire et cette exemple en donne la clef.

Y a-t-il un remède ?

Il doit y en avoir un.

Le plus simple serait évidemment de ne jamais crier “ A bas les Anglais ”. Nous sommes en faveur de ce remède là. Mais sera-ce une guérison ? Ce cri qui ne sera pas sur les lèvres, ne restera-t-il pas au fond du cœur ?

C'est de la qu'il faut l'extirper.

Pour cela il faut un effort commun.

L'auteur de la lettre conseille aux Canadiens de faire moins de philosophie et plus d'arithmétique.

Eh bien, acceptons la proposition, puis renversons-là. Que les Anglais fassent donc un peu moins d'arithmétique et beaucoup plus de philosophie.

Voilà le moyen trouvé pour arriver à un juste milieu : voyons, qu'en pense-t-on ?

Ne serait-ce pas une excellente méthode pour croiser les deux races, et échapper à cet antagonisme que l'on ne peut que condamner, mais qui ne disparaîtra pas avant qu'il y ait quelque chose de changé dans les positions respectives.

C'est de l'utopie de croire que l'entente s'établira avec des discussions académiques.

Pour l'union et la concorde, il faut créer un sentiment national qui n'existe pas.

On fait fausse route à Ottawa si l'on croit atteindre ce résultat, en *boomant* l'Empire.

Plus nous tendrons vers l'impérialisme, plus les Anglais seront Anglais, et plus le

première apparition, depuis plus de dix ans dit de dures vérités à notre population, à ses hommes politiques et à son clergé.

Personne n'a eu un franc-parler comparable au nôtre.

Mais il ne faut pas que la leçon soit d'un seul bord.

Le RÉVEIL entend continuer à prêcher aux Canadiens-français d'être pratiques en affaires, de ne pas se laisser emballer par leurs trop bons sentiments ; d'amasser des réserves de sympathie et de ne pas les gaspiller ; de compter sur eux-mêmes et pas beaucoup sur les autres ; de vivre en paix et en harmonies avec leurs voisins ; de les bien connaître et de s'initier et s'habituer à leurs particularités. C'est la notre rôle et nous n'y faillirons pas.

Nous n'ignorons pas que nous pouvons compter sur les bons offices de quelques uns de nos concitoyens d'autre origine ; notre correspondant est un de ceux qu'anime le plus sincèrement un vif désir de voir progresser notre population et c'est ce qui nous a permis de lui causer net et de discuter à cœur ouvert avec lui.

Nous le remercions de nous avoir fourni l'occasion de glisser quelques bons conseils à nos lecteurs et à ses amis.

Les bons avis, nous savons les accueillir comme ils viennent, quand nous savons qu'ils partent du cœur.

Nous souhaitons qu'il en soit de même des nôtres. Espérons que les ruines accumulées vont être une leçon ; faisons des vœux sincères pour que le terme de ces épreuves soit arrivé et qu'elles ne reviennent plus.

Notre nationalité a tout à y perdre : situation, réputation.

Soyons sévères dans le choix de ceux auxquelles nous confions nos intérêts les plus chers.

Que l'extérieur, les fréquentations, les retraites et les neuvaines, ne soient pas pour nous des considérations décisives de choix.

Prenons des hommes, qui soient des hommes, sans regarder à l'habit, et comme le dit notre correspondant sans rien perdre de nos belles qualités du cœur, soignons l'arithmétique.

VIEUX ROUGE.

BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPES D'HYGIÈNE COLONIALE, (Dr Georges Treille) chez Carré et C. Naud, éditeurs, 3, rue Racine, Paris, 1 vol. cartonné à l'anglaise. Prix, 5 francs.

Les événements qui se passent à nos portes indiquent qu'il n'est pas de connaissance dont l'esprit humain ait le droit de se tenir écarté. Nul ne connaît les conditions spéciales dans lesquelles il sera placé demain. C'est pour avoir méconnu ces maximes vraies que nous voyons aujourd'hui tant souffrir, aux Antilles et aux Philippines, les soldats américains des États du Nord qui n'avaient jamais soupçonné qu'un jour ils seraient appelés à lutter contre le climat colonial et son cortège de maladies. Le livre du Dr Treille que nous venons de parcourir est à cet égard d'une puissante utilité. Qui sait, avec le vent d'impérialisme qui souffle si demain la milice canadienne ne sera pas appelée au Cap ou dans l'Inde ; qui sait si demain nous ne nous y établirons pas à la suite des armes envahissantes ; qui sait enfin si quelques-uns des nôtres n'iront pas aux États-Unis goûter aux fruits de la conquête américaine.

La santé de l'homme du nord dans ces régions est exposée à tant d'aléas, que la sûreté des capitaux engagés dans les entreprises dont il a la charge en est elle-même incertaine. Qu'un chef de maison de commerce, qu'un chef d'exploitation agricole entre les mains desquels reposent des intérêts primordiaux vienne à tomber gravement malade ou à disparaître brusquement, ce peut être la ruine ; c'est, à coup sûr, un trouble sérieux dans la marche des affaires. Il faut donc que l'homme qui se fixe dans les pays chauds s'instruise des risques qu'il est exposé à y courir, et qu'en toute connaissance de leurs causes il s'entoure de moyens les plus propres à s'en garantir.

Le personnel que les colonies tropicales attendent.— le personnel vivifiant par excellence,— c'est le négociant, l'industriel, l'agriculteur. Mais à quelque point de vue qu'on se place, l'établissement de l'homme du nord aux pays chauds, ne peut avoir des chances de succès que

dans des conditions déterminées.

Ce livre a précisément pour but l'étude de ces conditions. L'auteur s'est inspiré, pour le faire, d'abord d'une expérience personnelle déjà longue acquise en visitant les colonies d'Asie, d'Afrique et d'Amérique à diverses époques de sa carrière ; et aussi de l'enseignement de la pathologie et de l'hygiène tropicales qu'il a pratiqué comme professeur aux anciennes écoles de plein exercice de la marine.

Cette expérience, ses sept années de direction du service de santé au ministère des colonies n'ont fait que la confirmer, et la renforcer en leur donnant en outre la force de conviction qui résulte des longues observations professionnelles.

Les Universités populaires

Il existe à Paris, depuis quelques jours, une Société des universités populaires.

Cette société est née sans bruit, sans fracas. Elle n'est, du reste, que le développement normal et logique de la pensée qui a présidé, voici déjà plusieurs années, à la création de la *Coopération des idées*. J'ai raconté à mes lecteurs comment un homme énergique et dévoué à la cause du progrès social, M. Deherme, a réussi à ouvrir dans le faubourg Saint-Antoine une petite salle — pas très élégante, pas très confortable, mais, ce qui vaut mieux, très remplie chaque soir — où des personnes appartenant à toutes les opinions et à toutes les professions viennent parler, devant un auditoire singulièrement attentif, des questions qu'elles connaissent le mieux. La conférence est suivie d'un entretien auquel prennent part presque tous les assistants, et il serait bien extraordinaire que, la soirée finie, quelques idées justes, quelques notes claires ne se fussent pas ajoutées aux connaissances acquises des jeunes gens et des hommes mûrs, qui viennent là pour s'instruire.

Fallait-il se contenter de la petite salle, avec sa longue table, ses escabeaux de bois, son poêle ses quelques rayons chargés de volumes ? Deherme ne l'a pas pensé, et il a bien fait. Il a cru

que l'on pouvait nourrir de plus hautes ambitions et tenter d'exercer, avec des moyens plus larges, une action plus étendue. Il a fait appel à la bonne volonté de tous ceux qui estiment que l'éducation populaire, au-delà de l'école, est la première nécessité d'une démocratie libre et qui entend rester libre. Il leur a demandé de s'unir à lui, sur un programme commun, qui n'engage aucune question de dogmes ni même de doctrine, et dont l'idée maîtresse est la diffusion, dans le peuple, de la vie morale, de la beauté, de la vérité.

“ Les heures de loisir, est-il écrit dans les statuts de la société nouvelle, sont pour l'ouvrier, l'employé et le paysan, s'ils n'ont pris le goût des saines et fortes lectures, les plus tristes et les plus dangereuses, alors qu'ils pourraient non seulement les employer agréablement et dignement, mais encore les utiliser par leur développement physique, intellectuel et moral, ce qui veut dire pour leur émancipation sociale.” Tel est le but : faire en sorte que le loisir du travailleur, au lieu de tourner, comme il arrive si souvent, sans que ce soit de la faute, au détriment de ce qu'il y a de meilleur en lui, serve à l'élever, à le rendre plus vraiment homme.

Les moyens devront être très divers. C'est, d'abord, l'enseignement par des cours, des conférences ; mais il faut qu'à l'enseignement viennent se joindre des distractions et des services rendus. Les universités populaires devront donc comporter, outre les salles destinées aux leçons des différents maîtres, un musée du soir, une salle de spectacle, une salle d'escrime et de gymnastique, une salle de conversation, une bibliothèque constamment ouverte, un cabinet de consultations médicales, juridiques, économiques, un restaurant, des chambres à louer aux jeunes gens, etc . . . , etc . . . Quelques personnes penseront que le mot “ Université ” n'est peut-être pas très propre à désigner cet ensemble de choses hétéroclites. Je n'éprouve, à aucun degré, ce scrupule. Une université, c'est, par définition même, un lieu où se trouve placée, à la portée de tous, la somme des connaissances d'une époque et les moyens d'investigation dont cette époque dispose. Une université populaire, c'est

le lieu où le peuple doit pouvoir trouver, réunis, tous les éléments de moralisation, de culture, d'avancement individuel et collectif.

Les femmes sont invitées à collaborer à l'œuvre. Elle s'efforceront d'améliorer par des visites, par des conseils, par des rapports de cordialité et d'affection le sort des familles, dont les chefs ou les membres viendront chercher à l'université populaire ce que celle-ci promet à ses adhérents. Il va de soi que le concours des jeunes gens est escompté par leurs aînés. Parmi nos étudiants, que de bons vouloirs qui ne demandent qu'à s'employer ! Que de zèles tout prêts qui ne savent trop où se dépenser ! Que d'initiatives éparses auxquelles il faudrait un centre et un lieu ! Les universités populaires seront le rendez-vous de tous ces dévouements, de tous ces enthousiasmes.

Il leur faudra, pour naître et pour vivre, de l'argent et des collaborateurs convaincus. Elles en trouveront. Elles en trouveront plus ou moins, au début, mais il est impossible qu'elles n'en trouvent pas. Les cotisations, les dons, les legs viendront à elles. Quant aux hommes, ils sont déjà venus. Et ils sont prêts à travailler, L'association, disent encore les statuts, " n'attendra pas de pouvoir tout ce qu'elle veut pour faire tout ce qu'elle pourra." Elle agira tout de suite. Elle est décidée à ouvrir, le 1er octobre prochain, dans le faubourg Saint-Antoine, la première université populaire de France. D'autres surgiront, à l'exemple et comme à l'appel de celle là. " La première université populaire sera somptueuse ou modeste, selon les ressources amassées d'ici-là, mais elle sera." C'est une formule de M. Deherme, et je la trouve excellente.

D'ici à peu de jours, les statuts seront imprimés. Toute personne qui en fera la demande au siège de la *Coopération des idées*, 17, rue Paul-Bert, les recevra aussitôt. Et comment ne se trouverait-il pas beaucoup d'adhérents, parmi les hommes auxquels les circonstances mêmes que le pays traverse ont révélé plus clairement que jamais, la nécessité d'une forte, saine et virile éducation des esprits et des volontés.

En prenant du BAUME RHUMAL à propos, on évite bien des complications dangereuses. 103

L'ART PONTIFICAL

Depuis le soir brumeux où la souplesse souriante d'Hercule Consalvi, le cardinal, triompha de la colère combiné de Bonaparte, le consul qui allait être l'empereur, depuis le jour où fut signé l'article premier du Concordat, la vieille diplomatie du Vatican n'avait pas remporté une victoire comparable à celle qui fait aujourd'hui le succès de Léon XIII.

Une plume experte a suivi ici les arabesques de la Conférence de la Paix, et nul n'a la prétention de refaire ce qui fut lumineusement dit. Sans revenir dans les chemins battus, on peut parler de Léon XIII, puisque le souverain des âmes fut indûment exclu du Congrès des idées pacifiques.

Si les doseurs de gloire, dans l'avenir, veulent compter les gouttes qui reviennent à chacun en cette affaire, ils auront la plus large mesure pour le pape, qui ne fut pas admis dans les conseils des hommes. On sait comment l'Italie seule osa demander l'exclusion du Souverain Pontife et s'opposa à laisser inscrire parmi les puissances Celui dont le royaume n'est pas de ce monde.

Le pape avait pris le voile des grands silences et chacun croyant que le vieillard dormait sous l'outrage. Sa diplomatie préparait, au contraire, le succès final. L'Italie nerveuse comme les femmes affaiblies, exigea que les puissances exclues de la Conférence fussent aussi exclues des protocoles futures. Léon XIII et son illustre représentant, Mgr Tarnassi, n'attendaient que cet excès d'injustice. La reine de Hollande, quoique ou parce que protestante, avait, dès le début, mis la paix sous les blancs auspices du Pontife. Et pour sauver son honneur, du débat, elle a voulu que sa lettre et la réponse du pape fussent lues en audience de clôture. On avait écrit au pape comme il sied d'écrire au vieillard auguste dont l'Europe contemple la marche hésitante. Et Léon XIII sentant plus le poids des choses que ses adversaires, comptant mieux que ses oppresseurs la valeur des minutes, Léon XIII, consulté en homme, a répondu en Souverain-Pontife. La tulipe d

Hollande, à peine éclos, a voulu avancer vers le vieillard son col de fleur, et le veillard a feint de croire que la fleur se posait au pied de l'autel, éternel, non de l'homme mortel.

Les adversaires s'amusaient à proclamer que le comte Pecci était le plus subtil diplomate de l'Europe et le vénéraient à cause de cela seulement. Et les adversaires se mettaient le dôme de Saint-Pierre dans l'œil. Otez Léon XIII de la *Sedia*, raccourcissez de la tiare ce corps en voûte, ôtez à ces pauvres pieds tremblants le piédestal des mules à croix d'or, et vous aurez un diplomate italien aussi habile que Nigra et bon à être battu comme Nigra.

Ce qui fait la force de Léon XIII, c'est précisément la ténuité imprécise de son pouvoir sans limites. Cette situation de souverain sans intérêts matériels lui a permis de répandre sur le monde la blancheur immaculée de son peplum autant et plus encore que la blancheur lumineuse de sa tête astrale.

La lettre de Léon XIII a prouvé l'éternité calme de la diplomatie vaticane, mais elle a prouvé plus : elle a démontré qu'en cette terre, après la force qui fait les succès rapides, il y a la patience qui fait les succès définitifs. En prenant le dernier mot, la suprême parole dans les discussions des diplomates, la papauté a pris ce rayon symbolique de miel que Samson trouva un jour dans la gueule du lion.

Les foules n'ont vu tout d'abord qu'une seule chose : la parole de la reine-enfant mêlée à la parole du pontife vieilli, la courtoisie du sourire royal s'attachant pour l'histoire à la splendeur de la phrase antique. Léon XIII a vu plus loin : il tirera de cette lecture l'aveu de l'impuissance humaine ; il en tirera la démonstration de la supériorité catholique par l'unité romaine. Il montrera la notion même de la foi catholique s'imposant aux têtes les plus fortes, le catholicisme dominant toutes les compétences de l'esprit.

La papauté a aussi garanti la Conférence en lui envoyant, par réverbération, la lumière du cachot qu'est le Vatican. Et voyez la manière infiniment nouvelle, absolument profonde dont le pape éclaire après les diplomates, un sujet percé

déjà de tous les rayons que projettent les esprits les plus opposés.

Chacun a tiré sa lumière de la lampe qu'il avait : la science, l'humanité, le droit. Chacun a fixé plus ou moins l'éclat de son argument dans les projets. Il semble que sur le protocole il n'y a plus place pour une ombre. Mais Léon XIII arrive le dernier et rattache la Paix à l'Eglise éternelle par le ruban de cette large phrase romaine :

"Pour de telles entreprises, nous estimons qu'il entre tout spécialement dans Notre rôle non seulement de prêter un appui moral, mais d'y coopérer effectivement, car il s'agit d'un objet souverainement noble de sa nature et intimement lié avec Notre auguste ministère, lequel, de par le divin Fondateur de l'Eglise et en vertu de traditions bien des fois séculaires, possède une sorte de haute investiture comme médiateur de la paix. En effet, l'autorité du Pontificat suprême dépasse les frontières des nations ; elle embrasse tous les peuples, afin de les conférer dans la vraie paix de l'Evangile ; son action pour promouvoir le bien général de l'humanité s'élève au-dessus des intérêts particuliers, qu'ont en vue les divers chefs d'Etats, et mieux que personne elle sait incliner à la concorde tant de peuples aux génies si divers."

Puis, Léon XIII veut rendre à l'histoire l'hommage de la prendre à témoin. Il jette dans le débat le nom du Passé, et ce grand maître répond que la force morale des papes est toujours venue appuyer la faiblesse des humbles, des opprimés, des nations veuves, des peuples orphelins.

De son humiliation, de l'absence forcée de son représentant, Léon XIII ne dit pas un mot. La gloire du pape n'est pas à l'heure : elle sait attendre les magnifiques revanches et les superbes dédommagements.

C'est à peine si une phrase de la lettre pourrait être entendue comme une réminiscence de plainte, comme allusion à un soupir :

"Malgré les obstacles qui puissent surgir..." dit Léon XIII, avec une faute de français comme le duc de Saint-Simon les aimait. Et c'est tout Ecartant les obstacles avec le grand geste de

l'homme d'Etat, le nonagénaire diplomate va vers les jours féconds de l'avenir. Ce vieillard parlant à cet enfant et faisant passer par ce printemps sa maturité tremblante, ne donne-t-il pas la plus pure sensation de beauté ?

Pour ceux qui savent voir, il y a dans cet acte et dans les manières de cet acte toute la philosophie de l'Eglise, toute sa théologie par surcroît, étreintes et comprimées en un court espace de lignes.

A combien de millions d'hommes cette lettre lue partout dira-t-elle pour la première le nom de la Conférence pacifique ? Elle justifiera le mot d'un homme qui ne portait pas au front la lumière de l'Espérance mais qui savait admirer :

“ L'Eglise, disait celui-là, est la plus grande vulgarisatrice du monde. Elle tire sa parole à des millions d'exemplaires ! ”

On ne saurait, en terminant, admirer assez combien l'éclat de cette lettre fut préparé dans le silence. Mgr Tarnasi, l'habile internonce, semblait le vaincu mélancolique. Il s'était retiré à Luxembourg, puis à Rome, ne couvrant sa retraite par aucune explication. Et à distance il préparait le succès de son maître. Il assurait aux projets de Léon XIII le concours indispensable de la Hollande. Le pape va dignement récompenser ce bel effort et cette noble victoire en associant la Russie à sa reconnaissance : Mgr Tarnassi quitte en ce moment la ville de Rome pour Saint-Petersbourg, avec une haute mission de paix et de concorde.

Il est impossible de souligner l'insuccès de l'Italie avec une galanterie plus hautaine, à moins de jeter à M. Nigra les coups de la serviette de Figaro :

“ Allez vous coucher, Basile, vous sentez là fièvre ! ”

JEAN DE BONNEFON.

BON A NOTER

Eurouement, mal de gorge, coqueluche, grippe, le BAUME RHUMAL guérit tout cela sans effort.

TU NE TUERAS POINT...

(Suite et fin.)

Tous se rappelaient, à la fois, que de vagues bruits couraient sur les voyages de Boulebras ; qu'on prétendait, dans les clans renseignés, qu'il n'avait jamais franchi la mer, et qu'il avait découvert les terres merveilleuses dont il parlait souvent, dans une maison de Pontoise, où il vivait caché.

Mais la société était d'un esprit trop poli, d'une âme trop indulgente pour risquer cette observation malencontreuse. Puis ils tenaient tous à la célébrité de leur explorateur ; elle jetait un vernis exotique et rare sur l'ensemble qu'ils représentaient.

On les enviait sur la plage d'avoir d'aussi belles relations. Donc, ils le défendaient, avec une sombre énergie, une admirable conviction.

C'était un grand homme ; il ne fallait pas y toucher.

— Mais enfin, dit encore Lolette, dans vos excursions, vos poussées en avant par la nature farouche, les peuplades féroces, vous avez dû être attaqué, parfois, forcé de défendre votre vie, et dans ce cas de légitime défense, au moins, vous avez dû faire usage de vos armes ?

— Oui et non, riposta Boulebras, souriant et vainqueur. Oui, j'ai été attaqué et combien de fois, grand Dieu ! oui, j'ai fait usage de mes armes, — mais non, je n'ai pas tué ni blessé même ; je tirais en l'air. Au bruit de la poudre, la tribu tout entière tombait à genoux, ou bien la face contre terre, et ne se relevait plus qu'avec ma permission et pour me proclamer son roi. Je suis, de la sorte, roi dans cent pays ! . . .

— Epatant ! fit une voix en arrière,

Boulebras se retourna. Un gros homme inconnu, l'air railleur, venait de s'asseoir à quatre pas du groupe. Comme il n'insistait pas, Boulebras, magnanime, oublia sa présence

Il reprit :

— Je n'ai jamais tué. . . . Je n'admets pas qu'on tue !

— Cependant, riposta de nouveau Lolette,

comment subsistiez-vous ? Quelle était votre nourriture ? Quand vous n'aviez pas mangé depuis la veille et que les bêtes du bon Dieu passaient innocemment à portée de votre carabine, jamais donc vous ne vous êtes dit : C'est un rôti qui court, ou un rôti qui vole ! Et jamais vous ne fûtes tenté ?

Boulebras, lyrique, prononça :

— J'avais les fruits des arbres, les racines, les plantes. Chaque terre produit de quoi nourrir sa créature sans que le massacre devienne nécessaire. Il y a, dans la nature, des ressources magnifiques que vous ignorez, vous qui n'avez rien vu. Avec une noix de Prola, un voyageur vit un jour ; le coco, la coca. . .

— Caca ! cria le gros homme, en arrière.

Cette fois, Boulebras blémit ; mais se contenant encore, il continuait :

— Il y a le manioc, la canne à sucre, le chou palmiste, et les œufs dans les nids, les bananes sauvages ; tant d'autres choses encore ! On n'a qu'à se baisser, ou bien à lever la main, et l'on se sert soi même, et l'on va sans remords sous le regard de Dieu !

— Tout ça, clama l'inconnu, c'est immense blague !

L'explorateur sursauta et fit pivoter sa chaise, et soudain, la face livide, les yeux flamboyants, les traits crispés, il apostropha le gros homme irrévérencieux qui osa l'interrompre et douter de sa sincérité :

— Monsieur, je ne vous connais pas, je ne vous parle pas ! Si mon discours vous ennue ou vous étonne, parce que vous êtes ignare et grossier, vous n'avez qu'à vous en aller plus loin ; la plage est grande. . .

— La plage est à tout le monde, répondit l'autre, et je suis bien ici. Mais, que voulez-vous, chacun a sa manie. La mienne consiste en ce que jamais je n'ai pu entendre raconter des bêtises par un imbécile outrecuidant, sans éprouver sur l'heure l'irrésistible besoin de lui déclarer que je n'y coupe pas, et qu'il ferait bien mieux de rester bouche close. C'est le cas aujourd'hui. Si cela vous déplaît, j'en suis mal désolé.

Boulebras se dressa avec un rugissement.

On se détournait alentour ; les femmes pou-

faient de rire, le nez dans leur mouchoir ; sa gloire était à bas.

Et alors, lui, l'homme pacifique qui n'admettait pas le meurtre, le sang versé, l'attentat à la vie, envoya délibérément sur la tête de son insulteur, un formidable coup de canne ferrée.

Il lui fendit le crâne le mieux du monde, hélas ! Et si l'autre n'en mourut pas, ce ne fut pas de sa faute.

C'est ainsi que, parfois, les hommes les plus sages, aux raisons les plus éprouvées, font encore à l'occasion, passer leurs passions avant leurs beaux principes.

MAURICE MONTÉGUT.

CE QU'IL FAUT POUR ÊTRE BON ECRIVAIN

M. Camille Vergniol a demandé à quelques-uns de nos contemporains quelles sont, à leur avis, les qualités nécessaires pour être un bon écrivain. Il publie dans la *Quinzaine*, les résultats de cette enquête. Voici quelques-unes des réponses qu'elle a obtenues. Selon M. Sully Prudhomme : " Un bon écrivain est celui qui sait sa langue, qui a du style ; c'est-à-dire se reconnaît à sa plume, et qui n'est jamais ennuyeux par sa faute. " Voilà une doctrine qui ne compromettra point à son auteur.

M. Paul Hervieu s'exprime ainsi : " J'estime que cette qualité commence à celui qui a le mot juste, et qu'elle grandit en proportion de ce que le mot juste est plus imprévu. Pour préciser davantage le bon écrivain me paraît être celui qui exprime sa pensée dans les termes les plus saisissants qu'il ait. Car l'art, c'est émouvoir. Je réclame du bon écrivain qu'il banisse " les phrases toutes faites " de sorte que, d'un bout à l'autre de son langage, fermentent l'intention propre, et que, dans la façon dont les mots sont groupés, et suivant l'ordre successif où ils font leurs efforts, ou reconnaisse sur eux l'empreinte neuve d'une main. " M. Hervieu émet ailleurs l'opinion que " peu lui importe si les phrases sont harmonieuses ou heurtées ". On le voit bien. Cela ne l'empêche d'ailleurs pas d'être en effet,

un écrivain notable, sinon toujours un bon écrivain.

M. Marcel Prévost : " Le bon écrivain me paraît être celui dont le style et la pensée s'équivalent comme les deux membres d'un équation. Ou si l'on veut une formule moins géométrique : celui dont le style est, pour sa pensée, un vêtement parfaitement ajusté et transparent. "

M. Maurice Barrès : " J'entends par " bon écrivain " celui qui a quelque chose à me dire, et son application principale doit être de maintenir son esprit assez fortement sur son idée pour qu'il arrive à désencombrer l'expression qu'il m'en fournit. Ce travail d'élimination, les Edmond About, qui semblent écrire légèrement, clairement ne le font point. Ils sont remplis de niaiseries inutiles, mais Auguste Comte est, selon moi, un bon écrivain... Pour les mêmes raisons, je trouve le plus souvent Stendhal et Balzac bons écrivains.

M. René Doumic : " Le bon écrivain est celui qui sais le sens des mots. Pour savoir le sens des mots en français il faut : 1o un sentiment instinctif de la langue, fait premier et inexplicable qu'il faut bien admettre d'abord ; 2o être bon latiniste ; 3o ne pas savoir les langues étrangères. " Et Voltaire ? Et Motesquieu ? Ils savaient pourtant les langues étrangères.

M. Emile Faguet : " Un bon écrivain me paraît avant tout un homme qui sait le sens des mots. Cependant, ils ont *un sens moyen*, assez net ; très circonscrit, qui n'admet pas le synonyme. Ce sens moyen, les hommes très habitués à la langue, ou qui en ont comme l'instinct, l'attrapent toutes les fois qu'ils écrivent. Aussitôt, tout le monde dit, non pas qu'ils sont de grands écrivains, ceci est tout autre chose, mais qu'ils écrivent bien, parce que tout le monde est frappé, et agréablement, par cette absence complète d'amphibologie, par cette sécurité que donne au lecteur la langue ainsi parlée. "

Si maintenant vous tirez de ces opinions diverses, qui sont sans doute toutes justes, une idée précise, vous méritez qu'on vous admire. Telle est l'utilité des enquêtes.

CLOTILDE ET MOI

Quand Clotilde fut complètement installée, elle ne sut plus que faire. Après avoir limé et poli consciencieusement ses ongles, après avoir essayé une dizaine de costumes qui avaient besoin de rectifications, elle s'ennuya. Elle s'ennuya immensément. Hormis les heures de la toilette, heures qui, d'ailleurs, se prolongeaient indéfiniment, elle se traînait de la chambre dans le salon, comme une pauvre âme éperdue... Quelquefois, elle prenait un livre qu'elle quittait aussitôt, écrivait une lettre qu'elle n'achevait jamais... Aux paroles d'amour que je lui adressais, elle ne répondait que par des soupirs d'ennui...

Pour la distraire, et selon nos conventions je lui avais d'abord proposé de rester bien claustrés chez nous, lui faisant de la solitude un éloge enthousiaste. Aux belles heures du jour et du soir, nous nous mettrions à la fenêtre, l'un près de l'autre, toujours et toujours la main dans la main, et nos regards, nos quatre regards fondus en une seule étoile. Et silencieux comme il convient, émus selon les rites de la poésie la plus exaltée, nous nous enivrerions, sans jamais nous lasser, aux spectacles miraculeux du port et de la mer.

Elle repoussa cette idée avec une indignation mélangée de dégoût.

— Vous êtes fou, mon cher !... Croyez-vous dont que je sois venue ici pour y être enfermée comme une prisonnière. Ah ! les hommes sont tous les mêmes !

Tantôt, j'étais comme tous les hommes, un être indécrottable, et stupide, et grossier, et tyrannique ; tantôt, tous les autres hommes étaient des " anges, " et je restais, seul de l'humanité, un démon !...

— Eh bien ! disais-je, puisque la solitude vous épouvante un peu... nous sortirons... nous irons visiter tous les bassins du port... Vous ne vous doutez pas de cette beauté !

— Oh ! le port !... faisait-elle. Voilà une agréable perspective !... C'est mortel.

— Comment pouvez-vous savoir que c'est mor-

seule lois, consenti à le regarder !

—Mais il n'y a rien de si triste que les ports.. D'abord, c'est plein d'épidémie... et l'on ne marche que dans la poussière de charbon.... Et puis, je ne sais pourquoi, cela me glace comme un cimetière.

—Précisément, cher cœur adoré.... Il n'y a rien de si émouvant que les choses tristes, rien qui s'apparie mieux à l'amour !... Moi, c'est un genre de tristesse que les ports évoquent en mon âme... Mais, puisqu'il nous causent, à tous les deux, de la tristesse, c'est donc que nous allons éprouver des sensations puissantes.... qui sont la joie, ma chère Clotilde !

Enveloppée d'une robe de chambre fleurie de rubans et mousseuse de dentelle, elle était étendue sur une chaise-longue.... la figure grave, le front serré d'un pli que je n'aimais pas... Elle poussait un soupir, se remettait à polir ses ongles et ne répondait pas.... De temps en temps, une femme de chambre entra, son ouvrage à la main, demander des explications que Clotilde lui donnait brièvement d'une voix souvent irritée. J'étais gêné et stupide. Je cherchais des distractions géniales, des plaisirs inconnus... Et je ne trouvais rien, ayant tout épuisé et sentant que je ne pouvais pourtant pas recréer la nature et la vie à l'image des désirs vagues de Clotilde. Et ce silence absurde, accablant, qu'elle aimait à prolonger, pour jouir de ma gêne, m'était infiniment cruel et insupportable !...

Au bout de quelques minutes, durant lesquelles je passai par tous les genres de supplices où peut vous mettre le caprice extra-humain d'une femme :

—Mais, mon amour, essayais-je d'expliquer.... il n'y a pas que le port.... Le pays est admirable ici, et la campagne, que j'ai visitée pour vous, est splendide comme un jardin !... On peut y faire des excursions intéressantes...

—Oh !.... des excursions !.... Comme des notaires, n'est-ce pas ?...

—Mais non !... Mais non !... J'ai à ma disposition une voiture excellente !

—Merci !...

—Et pourquoi ?

—Vous savez bien que la voiture me fatigue

énormément !

—Ce matin, j'ai vu un très joli yacht... Je puis le louer... Nous irons où vous voudrez, à Cowes, n'est-ce pas ?

—J'ai le mal de mer !

—Si ce pays vous ennuie... partons pour Londres.

—Par cette chaleur !... vous n'y songez pas...

—Hélas ! je songe à vous faire plaisir.

—Il y paraît...

Je sentais l'amertume filtrer goutte à goutte dans mon cœur ; je répliquai :

—C'est que cela devient très difficile.... et que pour me mettre dans un terrible embarras... Cela vous ennuie de rester dans votre villa.... et en même temps, vous refusez d'en sortir.... La voiture vous fatigue, le chemin de fer vous énerve, et le bateau vous rend malade.... Tant que la science ne vous aura pas donné des ailes, je ne vois pas comment il serait possible de vous transporter quelque part... Vous n'aimez ni les ports, ni la mer, ni les forêts, ni les jardins, ni les champs, ni les villes... En vérité, je ne sais plus que faire... je ne sais plus que vous offrir.

—Mais naturellement, mon pauvre ami, répondait Clotilde avec une moue dont je ne saurais rendre l'expression méprisante. Vous êtes tellement maladroit... Il n'y a pas un homme aussi gauche que vous.... Vous ne savez rien trouver pour distraire une femme....

—Oh ! Clotilde ! Clotilde ! Vous me rendez fou !... Et votre injustice m'est une peine affreuse !

Elle riochait...

—Mon injustice !.... Il ne manquait plus que cela ! Vous ne faites que des bêtises, et c'est moi qui suis injuste !.... D'abord, pourquoi m'avez-vous amenée dans cette Angleterre que je hais et que vous saviez que je haïssais...

Je bondis de mon siège...

—C'est trop fort ! m'écriai-je en protestant avec des gestes violents. Comment ! vous prétendez que c'est moi qui vous ai amenée ici ?...

—Et qui donc, alors ?.... Est-ce que vous perdez tout à fait la raison ?

C'est à peine si je pouvais parler, tant la révolte précipitait les unes contre les autres mes

t hère mignonne ?... Vous n'avez pas, une paroles :

—Mais souvenez-vous !... C'est vous, vous seule, qui avez voulu l'Angleterre... Vous disiez que l'Italie était trop banale, trop vulgaire, trop agence Cook ! Sais-je, moi, tout ce que vous avez dit ?...

Alors Clotilde, d'une voix glacée et sans faire un geste, sans même regarder :

—Mettons que ce soit moi.... Mon Dieu ! une désillusion de plus ou de moins ! Je n'en suis plus à les compter.

—Clotilde ! je vous assure ! Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit !... Voyons, un soir, chez vous.... Vous aviez, tenez, votre robe mauve si charmante.. Vous m'avez dit textuellement..

Elle me coupa la parole :

—Pourquoi discuter ?... C'est entendu !. C'est moi qui exigai de venir dans un pays que je hais au-dessus de tous les autres... et dont le nom seul me met en rage.... C'est moi !... N'en parlons plus.

Je ne voulais pas me rendre :

—Car, par exemple ! Et je puis vous le prouver..

—Taisez-vous !... faisait Clotilde.... Vous me fatiguez... Et vous êtes vraiment trop ridicule quand vous êtes en colère.... Et voulez-vous me faire un grand plaisir ?...

—Mais je ne demande que ça !...

—Eh bien ! sortez un peu.... Allez vous promener. J'ai besoin d'être seule....

—O Clotilde !... Clotilde !...

—C'est bon ! c'est bon !...

Et la rage dans le cœur, maudissant toutes les femmes, je sortais...

OCTAVE MIRBEAU.

La vacance des enfants pauvres

Si quelque progrès très considérable appartient en propre au gouvernement français, c'est à coup sûr la création des œuvres qui, dans l'ordre de l'instruction publique, ont conservé aux jeunes gens jusqu'à leur entrée au régiment le bénéfice de l'acquis emporté par eux de l'école primaire.

Cet acquis, avant que fussent imaginées toutes ces entreprises post-scolaires, auxquelles se sont donnés avec tant de cœur nos instituteurs, était vite anéanti, oublié. Rien ne restait des leçons écoutées et apprises.

Il n'en est plus ainsi, et le rapport de M. Edward Petit, en fait foi, par l'énumération même des œuvres de toute nature qui ont pour but d'être des compléments de l'école : cours d'adolescents et d'adultes, conférences populaires, mutualités scolaires, associations d'anciens élèves, patronages, etc.

Mais la République ne s'est pas souciée seulement de l'âme, de l'esprit de l'enfant, de l'adolescent. Elle a porté sa sollicitude également sur la nécessité de leur faire une santé robuste ; elle a voulu que leur corps se développât normalement, selon le précepte classique : *Mens sana in corpore sano*.

Et pour y parvenir, s'attaquant directement aux causes du mal, reconnaissant que la faiblesse, la pâleur, l'anémie des pauvres petits nés dans la misère s'aggravaient des vices de l'air qu'ils respirent en leurs rues malsaines, elle s'efforça de leur donner pendant les jours caniculaires la joie d'un air vivifiant et salubre, et la liberté au grand soleil.

Les colonies scolaires étaient créées.

Il y en eut deux d'abord : celle de Saint-Germain-en-Laye et celle de Mandres-sur-Vair dans les Vosges.

Ce fut pendant les vacances de 1897, par l'initiative des directeurs des Caisses des écoles du 7^e arrondissement de Paris et du 11^e.

La municipalité choisit les jeunes colons. Elle les prit parmi les enfants les plus délicats et les plus pauvres.

Avant le départ, un médecin les examina, les pesa, les mesura. On leur distribua ensuite les objets d'habillement qui pouvaient leur manquer et à chacun une valise pareille.

A la fin des vacances, on remarquait chez tous un développement de la circonférence thoracique et une augmentation de poids. (De 800 grammes à 2 kilos 700)

Et le moral n'avait pas moins gagné que le physique.

Un seul défaut : l'œuvre était trop administrative peut-être et pas assez familiale.

Mais si ce défaut exista réellement, il y fut tôt remédié par une nouvelle fondation de caractère absolument privé, l'Association des instituteurs pour l'éducation et le patronage de la jeunesse.

Cette Association visait une catégorie d'enfants, ceux que leurs parents n'ont ni l'occasion ni les moyens d'envoyer passer leurs vacances à la campagne, " mais qui seraient disposés à faire un petit sacrifice pour leur procurer cet avantage. "

La nouvelle colonie de vacances fut donc payante, mais dans les conditions d'une modération extrême.

Un séjour de trois à quatre semaines coûtait par enfant à l'Association 80 fr., y compris les frais de voyage, de surveillance, etc. L'Association ne demanda que 30 francs. Elle se chargeait du surplus des dépenses. Ce surplus bien entendu était versé par le généreux souscripteur à l'œuvre.

Les choses ainsi réglées, on commença en 1897 à Berck-sur-Mer où furent réunis 65 enfants pendant vingt-deux jours.

L'année suivante, l'Association put organiser sept colonies :

Celle de Berck reçut cette fois 74 enfants ; Villeneuve-sur-Bellot en Seine-et-Marne en posséda 25, et 300 enfants des gardiens de la paix furent à la prière du préfet de police, répartis en quatre colonies à Blineau dans l'Yonne et à Domfront dans l'Orne.

Vingt-quatre instituteurs et institutrices de Paris s'étaient chargés bénévolement de faire voyager, de soigner et d'amuser ces quatre cents enfants qui avaient de 9 à 12 ans.

Depuis lors on a marché encore : Un conseiller municipal du troisième arrondissement, M. Blondel, a mis à la disposition des enfants souffreteux des écoles publiques une propriété de six hectares aux portes de Nogent-le-Rotrou.

M. Comte, dans le bassin houiller de la Loire a fondé l'œuvre des Enfants à la montagne qui, aux vacances, envoie 700 enfants dans 400 familles de paysans au pied du Mézenc. Et le prix

de la pension ne dépasse pas 15 francs par mois. Notez que, dans ce pays-là, la bienveillance des paysans allonge souvent les mois à 32 ou 33 jours.

Le mouvement s'étendra encore, nous en sommes sûrs. Et comment n'entendrait-on pas l'appel que le mois dernier a publié dans la *Jeunesse française* l'Association des instituteurs, et que je transcris :

" Voilà deux ans seulement que cette idée a reçu son application, et nous n'avons eu qu'à nous louer des résultats obtenus... Tous ont reconnu certainement l'excellence de l'institution et la nécessité d'en étendre les bienfaits.

" Pour y arriver, que faut-il ?

" Tout simplement la collaboration effective de toutes les personnes qui voient dans l'enfance l'avenir, et qui sont heureuses de lui faciliter l'entrée dans la vie. Jusqu'ici, ces appels ont été entendus ; les cœurs se sont ouverts, et les bourses aussi.

" Nous arrêterons-nous en si beau chemin ? C'est impossible. Au moment où sur tous les points de la France, on travaille avec ardeur à l'extension des œuvres post-scolaires, alors que l'éducation physique, morale et intellectuelle de la jeunesse française préoccupe toute la population intelligente, il faut que les colonies de vacances soient plus que jamais encouragées et subventionnées. "

ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

LA FIN DE L'AFFAIRE

Or, on était en l'an deux mille.
Depuis belle lurette, Emile
Avait rendu son âme à Dieu,
Quand une effroyable nouvelle
Qui mit les Français en cervelle
Se propagea comme le feu.

Voici : Notre grand astronome
—C'est Flamariou qu'on le nomme—
Avait prédit, pour cet an-là,
En consultant son épigastre
Et la conjonction des astres,
Et la fin de l'affaire ! Et voilà.

Et dans son sibylisme extrême,
Il avait fixé le jour même, à l'heure
Qu'on devait tenir pour certain ;
Le dimanche vingt-quatre juin, entre
Six et sept heures du matin.

Et, de fait, la susdite année,
Dès son début, sembla damnée.
On vit des signes dans le ciel :
La lune avec des fesses bleues...
Puis une comète à trois queues,
Ce qui est exceptionnel.

L'hiver fut d'une rigueur sombre ;
Au printemps, on eut cent, à l'ombre ;
Et l'on vit pleuvoir des crapauds,
Un jour, pendant quarante-huit heures.
Et pour entrer dans nos demeures,
Des morts quittèrent leurs tombeaux.

Pendant ce temps-là, notre Affaire
Se dépêchait plus qu'un clystère.
Les pauvres Français, interdits,
Disaient, barbonillés de jaunisse :
" Pour que cette affaire finisse,
Il faut que Dieu nous ait maudits !

" Qu'allous-nous devenir ? Misère !
Cette Affaire si nécessaire
A notre malheureux pays,
Qui faisait marcher le commerce,
Ou tout au moins la controverse,
Finie, hélas ! nous sommes trahis."

Et c'était, par toute la France,
Une telle désespérance
Au venir du fatal instant,
Que le prophète Jérémie
N'a jamais dû, pendant sa vie,
Lamentationner autant.

Les enfants disaient à leur père :
"—Père, pourquoi tu désespères ?"—
Ceux-ci, par le chagrin moulu
Et pris d'une rage insensée,
Leur flanquaient la bonne fessée,
Et puis, il paraissait plus.

Bientôt, sans tambour ni trompette,
Le jour prédit par le prophète
Arriva. C'était bien fini.
Tout l'indiquait. Déjà, la veille,
Le conseil avait fait merveille :
Jamais il n'avait tant henni.

Les uns restèrent en prière,
Vagues pendant la nuit entière ;
D'autres s'étaient donné la mort,
Ou bien avaient passé la Manche
Pour se faire, encore un dimanche.
Une illusion sur leur sort.

Et pendant sept heures retentirent,
D'aucuns, plus courageux, ouvrirent
Avec angoisse les journaux.
Ils délaissèrent les chroniques
Et toutes les autres rubriques
Pour aller droit aux "Tribunaux."

Oh ! qu'avec une sainte extase,
Ils dégustèrent cette phrase
Qui leur fut un sucre candi
Et leur remit le cœur d'équerre :
"—Aujourd'hui, le conseil de guerre
Continuera demain lundi."

RAOUL PONCHON,

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, a moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.